

Les Chemins de la Fidélité
Contribution à l'histoire du mouvement Hachomer Hatzair en France
Par Henry Bulawko

Nous sommes sur une grande route baignée de soleil. Qui peut nous dire où elle a commencé, qui peut nous dire où elle prend fin ? Nous savons seulement qu'elle vient de loin derrière nous et qu'elle va vers cette ligne d'horizon inaccessible où le ciel semble rejoindre la terre. Et peut-être continue-t-elle au-delà !

Nous savons aussi qu'elle traverse des plaines et des forêts, escalade collines et montagnes, monte et descend, s'élargit ou se rétrécit ; mais elle reste notre route, plus belle encore lorsqu'il nous faut vaincre un obstacle, braver un danger, dominer une faiblesse.

Ni les fleuves, ni les frontières ne peuvent l'arrêter, c'est la route de la vie, la route du courage et de l'espoir, la route de la fidélité.

C'est Méïr Yaari, l'un des fondateurs du Hachomer Hatzair, qui nous en a révélé le secret. Il était parmi nous et pour beaucoup c'était une première rencontre.

Je le revois : cheveux et moustaches tournant déjà au gris, chemise à col ouvert, regard empreint de douceur mais aussi de volonté et, sur ses lèvres, le sourire d'une jeunesse contre laquelle le temps ne peut rien.

Il nous a dit d'où venait cette route que nous suivions, il nous en a conté les étapes, parlé de Mordehaï Aniliewicz, le héros du Ghetto de Varsovie, des combattants du « Palmah », des « haloutzim » de l'Emek et de ceux du Negev.

Et, en l'écoutant, un grand nombre de questions se sont posées en pleine clarté et ont enfin trouvé leur réponse : la fidélité. Fidélité à nos rêves de jeunesse, fidélité à notre espoir en un monde plus juste, plus humain, fidélité à notre mission humaine et nationale.

Cette fidélité a coûté la vie à bien des nôtres, elle nous a permis de subir des épreuves sans faiblir ni trahir, à croire en l'homme dans des circonstances tragiques. Elle nous a encouragés à persévérer quand le renoncement et la résignation nous tentaient.

En France, quand avons-nous pris le départ ? Faut-il mentionner pour l'histoire l'année 1930 ?

C'est vers cette période que le mouvement français prend son essor. Peu avant l'avènement de Hitler en Allemagne, il jaillit au grand jour. Il surprend, il attire, il conquiert. Il offre beaucoup et exige davantage. Il donne une forme matérielle à l'idéal d'une jeunesse en quête de beauté et de justice. Elle vient à lui.

Mais le chemin n'est pas encore tracé, il y a des pierres et des crevasses, des pentes arides, pénibles à gravir et non moins pénibles à redescendre. Il y a des croisements aussi qui font hésiter et se tromper.

Tous n'arriveront pas à franchir les étapes, tous ne sont pas là au départ de celle qui nous attend, mais le fil n'a pas été rompu ! Sans cesse un chaînon s'est ajouté à l'autre.

En 1983, le mouvement « Hachomer Hatzair » a conquis en France droit de cité. Il a recueilli le flambeau des « chomrim » de Pologne et veille avec ardeur à en maintenir vivace sa flamme.

Il sait qu'il doit assumer une lourde responsabilité : remplacer les « tnuot » (mouvements) disparues, poursuivre le travail de ceux qui sont tombés. Mais il se sent fort de leur exemple ; leur héritage lui donne à la fois vigueur et fierté. Et il sait, à présent, où mène la voie qu'ils ont tracée.

De 1930 à 1983, une longue étape a été parcourue par le mouvement français. Peu nombreux sont en vie de ceux qui en ont suivi le cours. Mais leurs élans, leurs combats et jusqu'à leurs doutes ont permis de poser les bases de l'édifice. Un drapeau semblable, un même emblème les ont guidés. Et quand le « dégel » (le drapeau) du mouvement s'élève aujourd'hui au sommet du mât, souvenons-nous de ceux qui les premiers l'ont fait flotter en France.

Cinquante années comptent dans la vie d'un mouvement. Un bref coup d'œil en arrière nous permet d'en apprécier les différentes périodes que l'on pourrait répartir comme suit : la période E.I., la période révolutionnaire, la période de l'« Hahcharah », celle de la guerre et de la résistance et

enfin celle que nous vivons et qui est placée sous le signe de la réalisation dans l'Etat d'Israël ressuscité.

La période E. I.

Essayons de faire un bond dans le passé et retrouvons-nous en ces années qui suivent la première guerre mondiale. La France vit dans l'euphorie de la victoire et connaît une certaine prospérité de conjoncture. Le peuple est content d'en avoir fini avec le cauchemar d'une guerre meurtrière, il panse ses plaies et laisse la Société des Nations veiller à préserver la paix.

En Europe Orientale, la fin de la guerre a marqué la renaissance d'un Etat polonais souverain. Justice est rendue aux aspirations légitimes du peuple polonais. Mais la liberté recouvrée ne résout pas la condition économique d'un pays industriellement retardataire et n'y met pas fin à la haine des Juifs. Ceux-ci connaissent le sort d'une minorité humiliée et brimée : intellectuellement et économiquement, la plupart y vivent sans perspective de véritable émancipation. La jeunesse fuit. Une partie va s'installer en *Eretz Israël*, une autre plus nombreuse encore se dirige vers l'Ouest. L'objectif est l'Amérique, mais beaucoup s'arrêtent en route, surtout lorsque le système du quota (limitant l'immigration aux USA) entre en vigueur.

Les émigrants de l'Europe Orientale ont amené ici leurs valeurs culturelles et promu la création d'un certain nombre d'institutions sociales et médicales ; les Juifs polonais introduisent en France la politique juive. Ils permettent la multiplication de journaux juifs ; le théâtre yiddish s'épanouit. Ils raniment le caractère « juif » de certains quartiers de Paris, comme le « Pletzel » (Saint-Paul), République et Belleville. Mais surtout, ils donnent un élan nouveau à la vie politique juive. Des organisations naissent, des tendances se précisent, des opinions s'affrontent : sionisme, communisme, bundisme, etc. Les Juifs français y restent étrangers, ils ont oublié depuis longtemps le règne des interdictions et se hâtent de s'assimiler au milieu environnant. Ils font de la politique française et se désintéressent de ce qui touche leur peuple. Les quelques notables, qui, au temps de Herzl, ont fait profession de foi sioniste, n'ont pas trouvé d'écho.

Il appartient aux Juifs venus de Pologne, de Russie ou de Lituanie, de donner une forme plus concrète à l'activité sioniste en France. Il est clair que c'est un sionisme sentimental et abstrait, il ne peut en être autrement pour des gens qui ont choisi la France et non l'Alya, mais la flamme du grand idéal de la jeunesse juive de Pologne couve encore dans les cœurs. Elle trouve en France suffisamment d'aliments pour ne pas s'éteindre, mais pas assez pour monter assez haut jusqu'à devenir le phare d'espérance de la jeunesse juive. L'action du KKL avec ses troncs bleu-blanc acquiert alors toute sa valeur symbolique et éducative.

Après la guerre de 1914-18, les jeunes Juifs français ont suivi l'évolution de la jeunesse du pays, l'extension du mouvement scout le fait pénétrer au sein de la communauté juive. Un groupement naît bientôt sous le nom des Eclaireurs Israélites de France (E.I.F.).

Ses principes sont ceux des groupements similaires chrétiens ou protestants, ses symboles en sont Dieu, la patrie, le drapeau. Le serment prêté s'inspire de cette ligne générale. Il prêche le retour à la nature et aussi le retour à Dieu. Il adopte fidèlement les méthodes établies par Baden-Powell. La religion est sa seule caractéristique israélite.

S'adressant tout d'abord à la jeunesse bourgeoise des « beaux quartiers », le groupement se répand ensuite dans les quartiers spécifiquement juifs. Son siège est installé alors non loin de l'Etoile, mais un effort de décentralisation est tenté avec succès.

Dans les arrondissements bordant le « Pletzel » des troupes sont créées groupant des enfants d'immigrés nés en France ou immigrés eux-mêmes. C'est notamment l'œuvre de quelques étudiants transylvaniens installés à Paris. Ceux-là connaissent le sionisme ; ils tentent d'en introduire certains principes au sein des E.I.F.

Les troupes du quartier Saint-Paul ne portent plus seulement des noms bibliques ; l'une prendra le nom de « Troupe Trumpeldor », l'autre celui de « Bar Kohba ». Ces deux noms, symboles du combat pour la libération d'Israël, introduisent un nouvel esprit dans le mouvement. Toutefois, les éléments autochtones n'en subissent guère l'influence.

Pour eux, la prière « l'An prochain à Jérusalem » suffit. Ils n'y voient qu'un symbole « messianique » appartenant à des temps à venir.

Et Trumpeldor ? Le héros de Tel Haï n'est pas un mythe, sa vie n'a pas été une légende. Il a vécu, a combattu et est tombé pour un idéal devenu réalité. Les enfants du ghetto comprennent. A leurs yeux, le Sionisme prend un sens. Deux tendances se précisent : les « sionistes » et les « assimilationnistes ».

Un nouvel élément apparaît — les étudiants tunisiens. Ils appartiennent à un mouvement scout qui porte le nom d'Eclaireurs Israélites (ou Juifs) de Tunisie, mais en sous-titre figurent deux termes hébraïques « Hachomer Hatzair » (La Jeune Garde). A Paris, ils ont rejoint les E.I.F., mais ils n'y trouvent pas ce qu'ils espéraient. Ils s'expliquent, discutent, influencent. Ils gagnent à leur point de vue de nombreux cadres : chefs de troupe, chefs de troupe adjoints, chefs de patrouilles. Leur influence s'exerce particulièrement sur les deux troupes « sionistes ».

Le ton de la discussion monte. Une explication décisive s'impose. Elle aura lieu au camp de Colleville. Les « sionistes » ne peuvent l'emporter en nombre — c'est la rupture : 60 dirigeants et adhérents se retirent des E.I.F., le « Hachomer Hatzair » va apparaître au grand jour.

Le nombre des adhérents augmente chaque jour : le Quartier Général est fixé d'emblée au « Pletzel ». Devant les écoles de la rue des Hospitalières-Saint-Gervais, des « kvoutzot » se rassemblent, on chante en hébreu, on danse la « Hora ». On recrute tant que l'on est amené à sélectionner les adhésions.

On a trouvé un local dans une petite voie perdue du quartier Richard Lenoir. La pièce est minuscule et on n'y peut faire de bruit, mais des « kvoutzot » et « plougot » s'y forment. Un programme éducatif particulièrement ambitieux est élaboré : Anthropologie, sociologie, sionisme, hébreu. Pour la première fois nous abordons l'étude de la question sexuelle. On n'oublie pas les sports et loisirs ; pour cela l'activité purement scout est respectée : sorties, camps, morse. Le drapeau a changé, c'est le drapeau bleu-blanc d'Israël, le serment n'est plus le même — *Eretz Israël* y occupe dorénavant une place d'honneur. Un souffle nouveau passe sur la jeunesse juive de Paris.

Un nouveau local a été trouvé : Faubourg Saint-Denis. Une longue salle au-dessus d'un garage. Mais déjà, il est insuffisant. La première fête costumée de Pourim qui y est organisée prouve qu'il faut voir plus grand. Mais les fonds manquent. Le mouvement ne vit qu'avec les cotisations, il n'y a pas de permanents. Les « menahalim » — dont beaucoup travaillent — cotisent au-dessus de leurs moyens.

Pour décongestionner le « Ken », des réunions sont organisées chez les haverim. On se rassemble par « kvoutzot », on s'assoit par terre et on chante. Puis c'est l'exposé suivi avec passion et accompagné d'un large échange de vues. Les sorties en forêt font la part belle aux activités physiques, mais là aussi des heures sont consacrées à l'éducation et aux débats. Les esprits s'ouvrent, de nouvelles perspectives se dessinent, de nouvelles expressions acquièrent un sens : sionisme, socialisme, haloutzisme.

En 1933, le nombre des haverim dépassera deux cents. C'est l'âge d'or du « Hachomer Hatzair » en France.

Un des témoins de cette époque, Benjamin Hiller qui est passé lui aussi par les E.I.F. (louveteaux) se souvient du rôle joué par Victor S., Raphaël Journo et Tzipora (il a oublié son nom de famille). Pour lui, une des raisons de la rupture avec les E.I. résidait dans leur caractère trop bourgeois.

Un chef scout, Georges Levits (totémisé Castor) avait écrit une chanson après le camp de Colleville où il esquissait la nouvelle orientation sioniste.

La période révolutionnaire

Nos yeux s'ouvrent sur la vie. Ce monde dont nous faisons partie, nous le découvrons, nous commençons à le comprendre. Il est vrai que nous sommes à l'âge où les questions commencent à se poser, mais le « Hachomer Hatzair » — au lieu de les rejeter ou de les ignorer — les pose avec nous et leur donne une réponse.

Grâce à un travail éducatif intense — qui fait qu'une certaine sélection se fait d'elle-même dans les « kvoutzot » — la vie acquiert un sens, une justification, un but.

Les anciens chefs E.I., promus du jour au lendemain « madrihim chomrim », ont une tâche difficile à accomplir : il leur faut à la fois s'éduquer et éduquer les plus jeunes. Ces découvertes que nous faisons, ils les font avec nous. Eux aussi orientent leurs pensées vers des concepts nouveaux : sionisme, socialisme, internationalisme. Les idées de patrie, peuple, nation, famille acquièrent pour nous une substance révolutionnaire. Peu à peu, les problèmes sont transplantés du domaine de l'abstrait à celui de la réalité quotidienne.

1933, Hitler prend le pouvoir en Allemagne. Des réfugiés juifs affluent en France. Ils témoignent des humiliations, interdictions, spoliations dont les Juifs allemands sont victimes. La lutte contre l'antisémitisme et la solidarité s'organise. La LICA (Ligue Internationale Contre l'Antisémitisme) se place au premier rang de l'action. Nos haverim n'entendent pas rester à l'écart.

Sur le plan de la solidarité, nos moyens nous limitent à nos propres rangs. Des actions sont faites pour aider des haverim venus d'Allemagne, les « tsofim » eux-mêmes y participent.

Sur le plan de la lutte contre l'antisémitisme, notre ardeur nous pousse au feu de la bataille. Les groupements antisémites, devant l'exemple hitlérien, multiplient les provocations, ils viennent jusqu'au quartier Saint-Paul. La jeunesse juive riposte.

Les trublions de l'Action Française, des Jeunesses Patriotes et de la Solidarité Française se heurtent aux groupes de la LICA. Des bagarres sérieuses éclatent ; nos haverim y participent nombreux. Et certains, aux yeux de qui ces bagarres priment tout, finissent par nous abandonner.

C'est une période de longues discussions internes et externes. Des questions sont posées dans l'ardeur de l'action : le sionisme est-il la seule riposte possible à l'antisémitisme ? N'est-il pas plus utile de nous mobiliser entièrement pour faire face aux attaques des fascistes ?

La constitution du Front Populaire et sa victoire électorale les grisent : ils croient que la Révolution Socialiste est toute proche, qu'il n'y a qu'un pas à faire pour l'atteindre.

Eretz Israël est loin de leurs préoccupations. Ils s'imaginent que c'est la lutte finale qui commence et ils veulent en être.

Le « Hachomer Hatzair » de France connaît sa plus grave crise idéologique. Elle aboutit à une scission : de nombreux dirigeants nous quittent pour rejoindre les rangs communistes. La guerre civile qui éclate en Espagne accentue les débats, et donc les dissensions internes. Certains se culpabilisent de devoir rester en marge des événements cruciaux. Ils iront satisfaire ailleurs leur besoin de militantisme. La crise est aggravée par le retour d'Israël de Victor S.

Victor S. est originaire du mouvement tunisien. Il fut un des fondateurs du mouvement français. Il en a été le premier « Roch Haken ». Il est « monté », mais est revenu quelques mois plus tard ; dans son retour, les raisons personnelles, climatiques et politiques se confondent.

A Paris, il rejoint bientôt le Parti Communiste. Sa décision influence celle de ses plus proches collaborateurs. Mais tous ne trouveront pas au PC la satisfaction de leurs exigences révolutionnaires. Plusieurs rejoignent le groupe trotskiste. Celui-ci se scinde et notre ancien haver Hillel prend la tête du nouveau groupe. Ceux qui nous ont quittés se sont désagrégés, ils n'ont pas conservé leur unité. Leur propagande dans nos rangs est trop contradictoire pour porter ses fruits.

Avec l'aide de haverim de Pologne venus étudier à Paris, nous surmontons la crise.

Une dernière offensive est lancée contre nous par Arie Bajtel, un garçon très dynamique qui crée la Fédération des Jeunes Campeurs et s'installe à cinquante mètres de notre local (sis alors rue du Moulin Joly, à Belleville). Mais lui aussi échoue. La F.J.C. finira par fusionner avec les Jeunesses Communistes.

En définitive, de ceux qui nous ont quittés, quelques-uns se retrouvent au PC, d'autres chez les

trotskyistes, mais un grand nombre a cessé toute activité. Le lien qui les unissait les uns aux autres s'est rompu ; l'esprit « hevratique » n'existe plus, ils se sont dispersés, qui en quête d'un idéal de remplacement, qui renonçant à ses rêves d'avenir. Que sont-ils devenus ? La plupart, hélas, sont morts en déportation.

Après des années, j'ai revu Arie, c'était sous l'occupation. Il était désorienté. La révolution semblait lointaine, alors que le problème juif était plus proche, plus impérieux, plus dramatique que jamais.

J'ai aussi revu Georges Levits, plus connu sous le nom de Castor. Il avait été mon « menahel ». Je lui étais resté très attaché.

C'était en 1942. Nous avons reconstitué clandestinement notre mouvement et j'allais le trouver pour lui demander de collaborer avec nous. Il était alors Directeur de l'Ecole de Travail de la rue des Rosiers.

Je me demandai alors comment il me recevrait et quelle serait son attitude. Il vint à moi, me tendit la main et me dit : « chalom ». La conversation qui suivit ne fut pas dégagée de toute gêne, mais Castor fut franc. Il admit s'être trompé et m'apprit qu'il avait élaboré un programme éducatif pour ses jeunes calqué sur celui du « Hachomer Hatzaïr ». « Déjà, me dit-il, ils chantent en hébreu ! »

J'étais content de retrouver le Castor que j'avais connu, mais je ne pouvais être heureux en pensant aux circonstances qui l'avaient ramené vers nous. Je le quittais avec la satisfaction de pouvoir compter sur son concours pour notre travail.

Mais, quelque temps après, les enfants de l'Ecole de Travail, avec leur directeur et sa femme, étaient déportés pour ne plus revenir.

Je repense à notre dernière rencontre qui donne une signification tragique à la crise « révolutionnaire » des années 1934-36. Tous les problèmes qui s'étaient estompés alors, réapparurent dans toute leur ampleur en ces jours où le sionisme trouvait, en France même, une sanglante consécration.

La période de l' « Ahshara »

La crise que notre mouvement a traversée l'a sensiblement affaibli. Nous avons perdu des cadres, nos moyens se sont restreints. Nous quittons l'ancien local pour nous installer dans deux petites chambres d'un immeuble situé au-dessus d'un garage (nous choisissons la proximité de garages parce qu'on y peut faire du bruit sans provoquer de conflits avec le propriétaire et les voisins).

Les chambres sont nues, les murs blanchis à la chaux (mieux vaut ne pas s'y appuyer), le sol est de pierre. Il est difficile de les décorer car les clous et punaises ne tiennent pas dans le mur. Mais il est bien situé, au métro Belleville — rue du Moulin-Joly. C'est là que nous reconstituons nos « kvoutzot ».

C'est une période difficile pour nous et pour les Juifs de Paris. Les événements se sont succédés à un rythme rapide depuis 1918. L'euphorie des premières années a vite fait place à la débâcle financière. Il y a eu un krach aux USA, il y a le chômage en Allemagne. La France n'est pas épargnée.

Après la tentative du putsch fasciste de 1934, la classe ouvrière a fait preuve d'une grande combativité. Elle a porté au pouvoir un gouvernement de Front Populaire, groupant les radicaux-socialistes, socialistes et communistes. Léon Blum, le dirigeant socialiste, est appelé à la Présidence du Conseil.

Une vague de grèves déferle sur le pays. Les ouvriers occupent les usines, ils imposent une amélioration de la législation sociale : les 40 heures, le repos du samedi, les vacances payées, des augmentations de salaires. Mais la bourgeoisie, surprise un instant, riposte. Le gouvernement de Front Populaire est détruit.

Les dirigeants politiques réactionnaires retrouvent le chemin du pouvoir, parmi eux LAVAL. La situation économique s'est aggravée et des mesures sont prises à rencontre des étrangers. Ceux qui ont pu arriver jusqu'ici ne reçoivent plus le droit au travail. D'autres mesures sont prises : on enlève le droit au travail à ceux qui l'avaient obtenu, on distribue par centaines ou milliers des avis

d'éloignement ou d'expulsion. Les Juifs polonais sont particulièrement visés. Des centaines d'entre eux sont condamnés à vivre d'expédients (ceux qui se sont vu retirer la carte de travail), d'autres doivent se cacher pour ne pas être renvoyés en Pologne où la police les attend (ce sont des réfugiés politiques). Ils restent malgré l'expulsion, travaillent malgré l'interdit. Ils dorment le jour et travaillent la nuit.

Cette situation — on est loin des illusions du Front Populaire — favorise le renforcement des groupements sionistes. Nous recrutons alors surtout parmi les réfugiés d'Allemagne et les Polonais. Ces derniers nous donnent des cadres pour remplacer les défaillants.

Un épisode significatif me revient en mémoire. Parmi nos nouvelles recrues, il y avait un ancien militant des jeunesses communistes d'une grande ville industrielle d'Allemagne. Quand Hitler vint au pouvoir, tous les membres non juifs de sa cellule passèrent aux jeunesses hitlériennes. Lui dut s'enfuir...

D'autres mouvements se sont formés entre-temps : Freiheit (Liberté), Jeunesse du Mapaï, Borochov-Jugend, Jeunesse du Poalé Sion Smol, Hanoar Hatzioni (Sionistes Généraux), Hapoel-Hamizrahi (Religieux), et Brith Trumpeldor-Betar (Révisionnistes). Les communistes ont créé le Arbeiter Jugend Club (IK) et le Club Sportif Yask. Les Poalé Sion Smol ont un club sportif, le « Stern » (l'Étoile) ; le Maccabi également a pris un certain essor, de même que les partis sionistes traditionnels. Pour nous, l'objectif essentiel reste l'éducation sioniste. Des groupements étudiants se manifestent, tel l'Union des Étudiants Sionistes Socialistes. Politiquement, nous faisons bloc avec les partis sionistes ouvriers sous l'égide de la Ligue pour la Palestine Ouvrière, présidée par M^e Léonce Bernheim et animée par Marc Jarblum. Sans oublier l'Association des Étudiants Juifs qui organisa des débats contradictoires très animés et des bals fort courus à la mairie du 5^e arrondissement.

Les conflits entre les différents partis sont parfois violents. Des bagarres éclatent entre sionistes-socialistes et révisionnistes. Et aussi avec les groupements antisionistes.

Il est une organisation qui bénéficie plus que toute autre de la conjoncture présente, c'est le « Héchaloutz ». Non seulement il regroupe tous les mouvements de jeunesse haloutziques, mais encore il organise de nombreux isolés. Les réfugiés dominent. Seuls les mouvements de jeunesse comptent des membres français, auxquels s'intéresse aussi l'Alya des Jeunes.

L'Alya des Jeunes se développe. Les conditions en sont difficiles : les Anglais appliquent la politique du Livre Blanc. Il faut des certificats d'immigration et ceux-ci sont distribués au compte-gouttes.

Le « Héchaloutz » crée alors des centres de préparation, des « hahcharot ». Il y en a plusieurs dans le Midi de la France, et une à la frontière luxembourgeoise. Les éléments allemands et polonais y dominent ; les premiers, sionistes de fraîche date, n'ont aucune formation haloutzique.

L'expérience de la « hahchara » ne pouvait être concluante pour les haverim de la « tnoa » car, pour la plupart des membres d'alors du « Héchaloutz », ce n'était qu'un stage imposé à ceux qui devaient quitter la France. La Direction du « Héchaloutz » ne put ou ne sut maintenir le caractère éducatif haloutzique de F « hahchara ». C'est pourquoi l'expérience s'en tint là. L'Alya ne suivit pas, tout au moins en ce qui concerne les jeunes Français, les certificats d'émigration étant réservés, en priorité, aux réfugiés.

Cet échec troubla la « kvoutza » de « Bogrim », mais n'eut pas d'effet sur les « Tsofim-Bogrim », « Tsofim » et « Kfirim » qui continuaient à se développer d'une façon satisfaisante. Pour des causes financières, il nous fallut changer souvent de local. Nous nous réunîmes successivement dans les locaux du « Héchaloutz », rue des Petites-Ecuries, rue des Archives, rue du Bourg-Tibourg ; dans ceux de la Ligue pour la Palestine Ouvrière : rue Saint-Sabin et rue Elzévir. Ces migrations gênaient notre travail, mais la volonté d'aller de l'avant fut plus forte. Le mouvement affronta de nombreuses difficultés sans jamais se laisser abattre.

La réorganisation s'effectue sous la direction de haverim originaires de Pologne. Yossef Walden devient le « Roch-Haken ». Schamaï, Schlomo, Myriam, Matia, Youlek (Israël Barzilaï), Abraham, Yascha Rotenberg — sont parmi les plus actifs. Notre groupe d'anciens E.I. est réduit à 4/5 haverim : Henri Rosenzweig, Benjamin Hiller, Bulawko, Gabriel et S. Berlinski. Plusieurs réfugiés allemands nous permettent de reconstituer la « kvoutza ». Certains deviennent « madrihim ». Hiller,

musicien très doué, organise avec Shlomo Mendelson plusieurs fêtes qui ont beaucoup de succès. Le plus dur est passé. La « tnoa » est forte, elle jouit d'un grand prestige. Les « Tsofim-Bogrim » ont grandi et sont prêts à assurer, avec Myriam Bloch et Schlomo, la direction. Les contacts sont renouvelés avec les « tnoout » tunisienne, belge et suisse. Des « mahanot » (camps) internationaux sont organisés en Belgique et en France.

La seule « kvoutza » instable est celle des « anciens » qui groupe les « retours d'Hahcharah » ; sans Alya, elle doit disparaître. Il n'y a pas alors de groupe politique pour justifier leur présence. Eux-mêmes restent attachés à la « tnoa », mais celle-ci est souvent amenée à se poser la question de leur rôle. Ils se rendent utiles, mais le temps est venu pour eux de s'engager dans la voie de la « Hagchama Atzmith ». Ce sont les événements qui donneront la solution à ce problème.

Les difficultés rencontrées par les « hahcharot » agricoles amènent la direction du « Héchaloutz » à faire une tentative d'un genre nouveau : créer des « hahcharot » urbaines. Un certain nombre de haverim s'engagent dans les chemins de fer pour faire un stage d'un ou deux ans. D'autres se regroupent et créent un collectif. Ils s'installent tout d'abord dans un hôtel proche de la Gare de Lyon. Puis, on trouve une petite villa, passage Taclet, près du métro Télégraphe. Ce kibboutz urbain devient le centre de l'activité haloutzique de Paris. Nous nous y réunissons, nous nous y sentons plus proches de notre but. La plupart des membres du kibboutz sont des « madrihim » du « Hachomer Hatzair ». C'est un îlot haloutzique, un point de repère, un lieu de rassemblement. La « tnoa » se renforce durant cette période.

Les contacts avec l'étranger ont été profitables au mouvement. L'influence belge surtout se fait ressentir favorablement. Là-bas, le mouvement a une longue tradition. Les haverim belges ont dépassé l'étape de la « hahcharah ». Ils réalisent. Ils « montent » en Israël, s'installent au kibboutz. Pour eux, le sionisme n'est plus un idéal lointain et nébuleux, mais une réalité. Il est vrai qu'à Anvers, particulièrement, la vie juive est plus intense qu'à Paris. L'assimilation y a moins de prise.

A plusieurs reprises des haverim français sont allés en Belgique, ils y ont connu des « kénim » de Bruxelles et d'Anvers. Ils ont participé à des « mahanot ». Ils y ont trouvé des haverim qui parlent leur langue, comprennent leurs problèmes, ont vécu leurs crises : des amitiés se sont nouées, des projets ébauchés.

C'est ainsi que j'ai connu Abraham Weinstock (plus connu sous le pseudonyme d'Abraham Léon) qui manifestait déjà un tempérament de militant révolutionnaire. Je ne dirai rien ici de son livre donnant une interprétation marxiste de la question juive, sinon que l'auteur, ayant disparu dans la tourmente hitlérienne, on se doit de replacer son étude dans son contexte historique. Il est plus probable que sa rencontre avec le phénomène hitlérien a dû l'amener à repenser certaines affirmations.

J'ai gardé de lui le souvenir d'un garçon de tête, un intellectuel authentique liant l'action à la réflexion.

En 1939, un grand « mahané » a lieu dans les Vosges avec la participation de haverim de Suisse, Belgique, France. De nouveaux visages apparaissent à la tête du mouvement : Yascha (Israël) Rottenberg, déjà nommé, Léa et Yacov Weintraub, Mor (Marc Rosenblum), Victor Szulklaper. Une nouvelle génération de « chomrim » formés en France prend en mains les destinées du mouvement.

Des contacts sont rétablis avec les E.I.F., des prospections sont faites en province. A Strasbourg, une alliance est nouée avec le mouvement local « Hatikva ». La dernière fête organisée par le « ken » de Paris, dans la Salle des Sociétés Savantes, connaît un très gros succès. Le « Hachomer Hatzair » est déjà le plus dynamique des mouvements haloutziques. Quelques haverim, bien qu'isolés, sont partis en Alya. Une nouvelle ère s'ouvre.

1939 voit le mouvement consolidé, étendant son rayonnement sur la jeunesse juive de Paris et de province.

C'est l'année du Congrès Sioniste qui se tient à Genève. Pour la première fois, des haverim de France y sont invités en qualité d'observateurs : S. Berlinski et moi-même. J'y établis des contacts avec des haverim d'autres pays et d'Eretz Israël.

Mais le Congrès se tient en un moment crucial pour la paix. La guerre est proche, elle plane sur

les débats. Ceux-ci sont écourtés, les délégués et invités regagnent à la hâte leur pays d'origine. La guerre éclate au début de septembre 1939. Une période s'achève pour le mouvement « Hachomer Hatzair » en Europe.

La guerre va poser des problèmes nouveaux. La plupart des dirigeants sont mobilisés. Ce sont les « Bogrim » et « Tsofim-Bogrim » qui vont avoir à assurer leur lourde charge, dans des conditions difficiles. Y ont-ils été suffisamment préparés, subiront-ils victorieusement l'épreuve ? Nous le saurons bientôt et nous verrons que le grain semé germera et s'épanouira dans la tempête.

Le travail éducatif, les « mahanot » — où pendant quelques brèves semaines on a mené une existence « chomrit », les crises politiques, les expériences décevantes, les migrations incessantes de local à local — tout cela a contribué à la cristallisation idéologique de la « tnoa », à la formation d'un groupe de « chomrim » français qui s'avèreront dignes des « chomrim » d'Israël, de Pologne ou de Lituanie. Ce qui a été possible là-bas l'a été aussi à Paris, « capitale » de l'assimilation juive en Europe après la dispersion de la communauté berlinoise.

L'idéal « chomrit » les anime ; il leur indiquera, en toutes circonstances, la route à suivre : la route du courage juif, de la dignité humaine ; la route de la fidélité.

La guerre et la Résistance

C'est la guerre, une expérience nouvelle qu'on n'affronte jamais sans une inquiétude légitime. Celle-ci, la seconde guerre mondiale, est placée sous le signe des principes hitlériens : rien n'est sacré, la destruction doit être définitive. Hitler s'attache à exécuter les menaces contenues dans « Mein Kampf ». Les Juifs seront ses victimes de prédilection, même si l'on ignore encore ce que signifie la « solution finale de la question juive », élaborée en janvier 1942.

Le Pacte germano-soviétique a dérouté certains esprits, jusqu'au sein des différents Partis Communistes. On comprend mal cette alliance contraire à la nature même des choses. La logique aurait admis une guerre entre l'Allemagne et l'URSS C'est bien ce que préparait l'Allemagne nazie et les sphères dirigeantes des pays de l'Ouest et cela explique que les pourparlers entre l'URSS et la France, notamment, n'aient pas abouti. La diplomatie soviétique a été rapide, elle a créé un fait accompli et permis de détourner le conflit de ses frontières. Mais cette alliance contre nature, entre l'Union Soviétique et le IIP Reich, restait difficile à admettre.

Mais seuls les primaires pouvaient prendre cet accord au sérieux. Hitler y voyait la possibilité d'occuper la Pologne sans trop de mal. L'entrée en guerre de la France et de l'Angleterre lui semblait aléatoire. Ne lui avait-on pas abandonné la Sarre, l'Autriche, la Tchécoslovaquie ?

Si la guerre n'avait pas éclaté à l'Ouest, le Pacte germano-soviétique n'aurait pas fait long feu. En attendant, avant l'agression allemande contre l'URSS, il y a une certaine confusion dans les esprits. En France, le Parti Communiste est déclaré illégal. De nombreux dirigeants sont arrêtés.

Cet imbroglio politique n'a pas d'écho chez les Juifs qui sont les cibles privilégiées et les ennemis naturels de l'Allemagne nazie. Dès le début de la guerre, les Juifs étrangers s'engagent en grand nombre ; leurs aînés avaient fait de même durant la guerre de 1914-1918. Rapidement constitués, les régiments de marche de la Légion Etrangère participeront courageusement à de nombreux combats, dont l'expédition de Narvik, en Norvège.

L'un après l'autre, nos « madrihim » sont mobilisés dans l'armée française, la Légion Etrangère ou l'armée polonaise opérant en territoire français. C'est une période grave pour la « Tnoa » qui végète, comme d'ailleurs toute la vie juive organisée. Mais ces mois d'épreuves n'ont pas raison de l'esprit « chomri » profondément enraciné dans les esprits. La preuve en sera donnée dès les premiers mois de l'occupation allemande.

Le 14 juin 1940, les Allemands font leur entrée à Paris. La ville est à moitié vidée de sa population qui se trouve lancée à l'aveuglette sur les routes sanglantes de l'évacuation. Les Juifs ont quitté la capitale en grand nombre. Un de mes amis, un docteur réfugié d'Autriche, s'est suicidé. Il prévoyait ce qui allait se passer. Les Juifs craignaient quelque chose, mais l'objet de leur crainte n'était pas précis. La « correction » allemande des premiers jours rassure ceux qui sont restés à Paris et incite d'autres à y revenir. La France est coupée en deux zones, la zone Nord (dite «

occupée »), la zone Sud (dite « non occupée »).

La plupart des grandes institutions juives ont été transférées en zone Sud, notamment à Lyon et Marseille.

Quelques petites institutions : dispensaires et cantines, ont continué à fonctionner. C'est autour d'elles que se fera le regroupement juif et sioniste.

Les organisations sont disloquées, les dirigeants sont partis en zone Sud. Il ne reste que quelques militants qui, bien vite, reprennent l'initiative.

Un incident dramatique hâte le regroupement : une liste de militants sionistes du « Héchaloutz » est tombée aux mains de la police. Une vingtaine de camarades sont arrêtés et internés à la Caserne des Tourelles. Il y a parmi eux le père de notre haver Henri Rosenzweig (arrêté probablement par erreur, au lieu de son fils), les camarades Oscar Esseryk, Gartner et Gmach, du « Poalé Sion Hitahdout » (Mapaï) et le secrétaire du « Héchaloutz », Rudy Moscovici.

L'action de solidarité s'organise. Parallèlement, des efforts sont faits en vue de leur libération. Ils aboutissent pour quelques-uns, mais les autres seront plus tard fusillés ou déportés.

Le premier pas a été fait. A présent, il faut donner une forme à l'organisation. La façade existe. Il y a le Dispensaire de la Colonie Scolaire (rue Amelot) et les cantines. Celle de la Fédération des Sociétés juives de France (rue Elzévir), sert de siège aux organisations de la Ligue pour la Palestine Ouvrière. Le « Poalé Sion Smol » a sa cantine (rue Béranger), le « Bund » a la sienne (rue Vieille du Temple). Les communistes juifs sont actifs en dépit de l'interdiction du Parti en 1939, et possèdent des structures clandestines.

Que faire et comment ? Ce sont les deux questions qui se posent après qu'apparaisse clairement la nécessité d'agir. Nous voudrions bien reprendre les choses où nous les avons laissées, mais la réalité est là et c'est elle qui commande.

Dès le départ, il nous apparaît impossible — dans les conditions données — de constituer un groupe du « Hachomer Hatzair ». Les nécessités de l'heure imposent l'unité. Notre groupe, comprenant des haverim du « Hachomer Hatzair », du « Poalé Sion Hitahdout » (Mapaï) et des inorganisés — se forme donc sous l'égide de la Ligue pour la Palestine Ouvrière. Ce sont des haverim du « Hachomer Hatzair » qui en ont pris l'initiative, ils l'organisent avec le soutien des militants du Mapaï restés à Paris, notamment le journaliste Kremer, J. Cymerman, Oscar Esseryk et Rachmil Szuklaper. On travaille en étroite collaboration avec le groupe du « Poalé Sion Smol ». Nos haverim les plus actifs sont Henry Rosenzweig, S. Berlinski, Berthe, Simone et Ben Zysman, les sœurs Lilly et Simone Gold, Henry Bulawko.

Ils assureront rapidement les tâches les plus dangereuses. Le contact avec la zone Sud est établi par l'intermédiaire de Kremer. C'est lui qui envoie des rapports et reçoit les informations. Il est l'un de ceux qui reçoivent des fonds. Il me faut relever ici qu'à aucun moment, en zone Nord, nous n'avons pu disposer de fonds propres. Les seuls auxquels nous avons accès, comme tout un chacun, étaient ceux du Centre Amelot, dont le dispensaire s'était vite transformé en organisation d'assistance sous la direction du grand résistant juif, David Rappoport.

Il deviendra difficile de se réunir le soir à cause du couvre-feu fixé, pour les Juifs, à 20 heures. Les réunions ont donc lieu le samedi, dans la Cantine Elzévir. Ce sont de curieux « Onagey Shabbat » où l'on vient chanter mais surtout entendre parler Eretz Israël, qui incarne alors plus que jamais notre grande espérance.

Le dimanche, nous reprenons nos « tyoulim » (sorties), avec les jeunes que nous encadrons. Sac au dos, nous repartons vers les coins perdus des Bois de Vincennes ou de Sénart, ou encore dans la vallée de Chevreuse. Nous essayons d'y oublier Paris avec ses ombres et ses lendemains déprimants. Nous y dansons la « Hora » et chantons tous les chants hébreux et yiddish que nous connaissons.

Les premières lois anti-juives nous appellent à la prudence. Nous trouvons alors une solution pour pouvoir continuer à chanter, nous traduisons les chants hébreux et yiddish en français. Je donne le départ et adapte, en cette année 1941, tour à tour : « Baa Menouha », « Aroum dem Fayer », « Anou Niye Hari-chonim », « Emeth Veemouna », « Nafol Nafla toch Hassade », etc. Ces chansons seront transportées en zone Sud par les haverim qui s'y rendent. L'une d'elles devient très populaire sous le nom de « Venant de tous les coins de la Terre ».

Mais les difficultés ne font que croître et l'obligation pour les Juifs de porter l'étoile jaune finit par rendre les sorties impossibles.

C'est au retour d'une sortie en forêt de Sénart, un dimanche de juin 1941, que nous apprenons l'agression allemande contre l'URSS. C'est comme un coup de fouet qui revigore notre confiance. L'URSS se bat, elle se bat avec nous, pour nous. Tous les espoirs sont désormais possibles. Ce jour-là, dans le métro, nous avons chanté notre joie, entamant, imprudemment, des chants révolutionnaires. Les autres voyageurs, pour la plupart, nous prodiguèrent des encouragements. La certitude d'une défaite rapide des armées allemandes nous avait fait perdre tout sens des réalités. Mais nous nous étions montrés trop optimistes...

Si notre travail éducatif et nos « tyoulim » rencontrent des difficultés, celles-ci nous incitent peu à peu à envisager d'autres activités.

Après les arrestations des membres du « Héchaloutz » vient la création des camps de Beaune-la-Rolande et Pithiviers, le 14 mai 1941 ; plusieurs de nos haverim s'y trouvent. Ils sont de ceux qui maintiennent haut le moral, participant à la création d'une section de jeunes, d'un théâtre et d'une chorale. Deux d'entre eux, Armand B. et Victor S., s'évadent et reçoivent de nous des cartes d'identité que nous nous sommes procurées chez des militants communistes.

Une nouvelle forme d'action s'impose à nous : aider ceux que la Gestapo recherche. Des fonds existent, ils sont insuffisants. Nous organisons une collecte et faisons du porte-à-porte.

Puis, nous commençons à fabriquer nos propres cartes d'identité, grâce à des tampons que nous procure notre camarade Myriam... Henry Rosencweig et Berthe Zysman sont parmi les plus actifs dans ce travail. Ce n'est pourtant pas sans appréhension que j'ai fabriqué ma première carte d'identité. Nous cherchions, comme lieu d'origine, des villages de l'est détruits, pour rendre leur usage moins dangereux.

Peu à peu on s'y fait. On les fabrique comme du petit pain. Nous passons spécialistes dans l'art d'appliquer les empreintes digitales et de signer « le Maire ». La création du camp de Drancy, le 20 août 1941, donne une grande extension à cette activité. Elle finit, au fur et à mesure de l'aggravation de la situation des Juifs, par devenir notre tâche essentielle. Il faut sauver les Juifs recherchés, aider ceux qui s'évadent, cacher les enfants. Tous les groupements sionistes existants participent à ce travail ; c'est-à-dire pratiquement la Ligue pour la Palestine Ouvrière et le « Poalé Sion Smol ». Des contacts sont établis avec les E.I. Berlinski et H. Bulawko rencontrent Fernand Musnik, mais les projets ébauchés resteront, pour l'instant, sans suite.

Le « Bund » et les communistes travaillent de leur côté. Des contacts sont ébauchés avec les communistes sur le plan de l'action de résistance.

Un accord est conclu entre les groupements sionistes et les communistes. Un comité d'Entente est créé. Des tracts en yiddish et en français sont imprimés et diffusés. On y met les Juifs en garde contre les dangers qui les menacent, on y dénonce le rôle néfaste de l'UGIF, on appelle à cesser toute activité professionnelle pouvant servir les nazis. Des grèves sont organisées, notamment dans la Fourrure et le Tricot, branches où les Juifs peuvent travailler à condition de ne pas avoir de contact avec le public. Les actions de sabotage ont lieu dans des entreprises travaillant pour l'armée allemande.

Les rafles se poursuivent, elles augmentent d'intensité. Elles nous imposent plus de vigilance encore. Mais des haverim tombent, dont Kremer. Henry Rosencweig, recherché, part pour Lyon. Il y poursuit son action et y est arrêté. Il sera déporté la nuit même de son arrivée à Drancy. Pour donner à la fois plus d'ampleur et de sécurité à notre action, nous créons des Comités d'arrondissements. Il en existe dans les 3^e, 4^e, 10^e, 11^e, 19^e, 20^e. Ils font du beau travail, mais les rafles fauchent dans nos rangs. De nombreux haverim sont pris, d'autres s'échappent en zone libre.

La résistance française ayant enfin adopté la lutte armée, il est décidé de constituer des groupes juifs. Un coup de filet de la Police nous en empêchera alors. Des dizaines de camarades communistes et sionistes sont arrêtés, je suis parmi eux. Il semble que notre groupe de jeunesse se soit disloqué à Paris, mais nos camarades tant en zone libre qu'en zone occupée continueront à participer activement à la résistance civile ou armée. L'exemple des premiers entrés dans la bataille porte ses fruits. Il y aura des victimes, il y en a déjà. Ajoutons à celles nommées, les

haverim Topcza et Oks du « Poalé Sion Smol » qui ont lutté avec courage jusqu'à leur capture.

Parallèlement à notre travail, et pratiquement sans liaison, nos haverim de la zone Sud ont pris des initiatives similaires. Ils se sont regroupés, ont participé à la création des groupes du MJS (Mouvement de Jeunesse Sioniste). Ils militent notamment à Nice, Lyon, Grenoble, Toulouse.

Ils participent à la création d' « hahcharot » (les conditions en zone Sud le permettent). Parmi les responsables, citons les haverim Yascha Rottenberg, Léa et Yacov Weintraub, Schlomo Mendelsohn, Paula Borenstein, Victor Szulklaper, Frieda Wattenberg, Marianne Kerber (Hartanu), etc. Leur activité est identique à la nôtre : solidarité et sauvetage, faux papiers, camouflage d'enfants, résistance sous toutes les formes.

Léa Weintraub s'occupe plus particulièrement du passage d'enfants en Suisse. Yacob Weintraub est arrêté à Nice alors qu'il tentait de reprendre à la police des documents compromettants. Il est déporté ainsi que Schlomo Mendelsohn. Seul ce dernier est rentré et est parti en Israël où il a joué un rôle actif à la Histadrout (Représentant du Mapam) jusqu'à sa disparition prématurée.

Avec le recul, on reste admiratif devant la somme de courage et de clairvoyance, d'intelligence et d'esprit de sacrifice qui s'est révélée chez tous ces jeunes haverim du « Hachomer Hatzair ».

Au moment où les cadres officiels s'effritaient ou s'évanouissaient, ils prirent entre leurs mains le sort de leurs frères juifs. Us allèrent sans hésitation à ce combat pour lequel ils étaient mal préparés. Leur conscience « chomrit » les guida et les inspira.

Dans le feu de la bataille, le « Hachomer Hatzair » se voyait consacré comme une des forces vivantes de la communauté juive de France. Les chapitres écrits par nos haverim en France méritent de prendre place dans la grande histoire de la Résistance Juive, de la Résistance Chomrit en Europe pendant la seconde guerre mondiale.

La période de réalisation

Mai 1945 — l'Allemagne nazie capitule. Un souffle d'espoir passe sur les peuples asservis et meurtris d'Europe. Les survivants juifs se comptent. Il y a six millions de morts. Des communautés entières ont été anéanties. Le bilan tragique témoigne de l'ampleur du désastre juif en Europe.

Parmi les morts, il y a ceux que l'on a jetés dans les chambres à gaz et les fours crématoires — hommes, femmes, vieillards, enfants ; il y a aussi ceux qui sont tombés en combattant et que symbolise le commandant des combattants glorieux du Ghetto de Varsovie, Mordehai Aniliewicz. Le mouvement français a ses héros, il a ses martyrs, mais le mouvement a survécu.

Alors que le chêne majestueux a été jeté bas — ce chêne personnifiant tous les fétiches de l'ancienne communauté — le roseau a plié sous l'orage, a plié mais résisté. Il ne s'est pas soumis, ne s'est pas résigné : il a affronté l'épreuve et l'a subie avec dignité. Après la tempête, il s'est redressé.

Des feuilles manquent et chacune incarne un haver cher à la « tnoa » : Yacov Weintraub (ou Jacques Winster) et Henri Rosencweig — tombés dans l'action contre les Nazis ; Yascha Rottenberg et Uli Bernard — tombés en Israël. Et tant d'autres haverim, moins connus, qui sont restés fidèles à notre idéal jusqu'à leur dernier souffle.

L'arbrisseau a redéployé son feuillage, il a poussé, donné naissance à de nouvelles branches. A son sommet flotte fièrement le « degel » (l'étendard) du mouvement et l'emblème qui affirme avec plus de vigueur que jamais « Hazak Veematz ».

Bien avant que la guerre ne cesse, la France se libère du joug de l'occupant par l'action concertée des troupes alliées et des partisans. Paris se libère en août 1944. Des militants sionistes participent aux combats en zone Sud et à Paris. D'autres se trouvent parmi les Forces Françaises Libres (FFL) qui, sous la conduite des généraux de Gaulle, Leclerc et de Lattre de Tassigny, contribuent à hâter la défaite de l'Allemagne hitlérienne.

Les jours de la clandestinité sont finis : les haverim réapparaissent au grand jour. On se compte, on dénombre les morts, on veut encore espérer le retour des déportés. Mais déjà la tâche est présente, impérieuse ; elle commande des initiatives urgentes. Il faut reconstituer la « tnoa ». Quelques haverim seulement sont là : Yascha Rottenberg, Léa Weintraub, Paula Borenstein, Frieda Wattenberg, Victor Szulklaper, Nathan M., Tania R., Marianne, etc. C'est peu, ils feront le travail des absents.

Il est clair pour tous qu'à présent les cadres du MJS sont insuffisants. Ils convenaient à un mouvement de résistance, ils ne peuvent suffire à un mouvement de construction. La troua « Hachomer Hatzair » renaît, avec son étendard, son idéal, son emblème, riche d'une longue tradition « haloutzique », forte des exploits de ses haverim.

La « troua » se reconstitue à Paris, mais aussi dans les villes de province où se trouvent des haverim. Cette fois, ce sera vraiment un mouvement à l'échelle du pays tout entier.

On se sent libres et pleins de courage, mais les difficultés ne font que commencer. Il n'y a pas d'argent, pas de local. Ce ne seront pas des obstacles suffisants pour freiner l'ardeur de nos haverim. Le « ken » de Paris bénéficie, tour à tour, de l'hospitalité de l'Asile de Jour et de Nuit de la rue Lamarck et d'une chambre au-dessus d'une synagogue dans le 9^e. C'est une période difficile, mais exaltante.

Léa Weintraub a transformé son appartement en « ken ». On y dort, on y mange, on y tient des réunions. Son adresse devient célèbre aux quatre coins du monde : soldats de la Brigade Juive, « chomrim » de l'armée américaine — tous la connaissent. C'est leur quartier général, leur point de repère à Paris. Mais ça ne peut durer ainsi.

Longuement le problème est posé, jusqu'au jour où — grâce à l'initiative de Kurt Israël Hertz, le mouvement peut s'installer dans son local, 17, rue de la Victoire. C'est là qu'il prendra son véritable départ.

Avec la libération, le contact est rétabli avec Israël. Un beau jour, nous recevons notre premier « shaliah » : Haïm Egozy — combattant de la Brigade Juive. Nous en avons connu épisodiquement, avant la guerre. Je me souviens encore d'Eliezer Reich, mais les conditions d'alors étaient différentes. Cette fois, la mission du « shaliah » est concrète : aider à reconstituer le mouvement, organiser la « hahcharah » et l'Alya. L'état d'esprit des Juifs de France, sortant de la tourmente, y est propice.

Haïm Egozy se met à l'ouvrage. Il est le premier et l'unique « shaliah haloutzique » en France. Il refait surgir le « Héchaloutz » de ses cendres, il rassemble les premiers haverim et ouvre la première « hahcharah ». C'est une tâche lourde pour un seul homme, mais elle est essentielle. Si Haïm Egozy n'avait pas eu assez d'audace, s'il s'était montré hésitant ou conciliant — je ne sais où en serait aujourd'hui l'Alya haloutzique de France. Mais Haïm avait une mission à accomplir, il s'en acquitta comme savent le faire les haverim du Kibboutz Artzi Hachomer Hatzair. Il traça la voie, ensuite il n'y avait plus qu'à la suivre.

Les « shlihim » se sont succédés. Israël Hertz (Kurt) nous obtint notre local et développa le travail dans les maisons d'enfants. Pita et Aliza, Menahem Rosner, Régina Blustein, Louchek Groll, Micha, Eliezer Hacohen, Adam Rand, Moché Rosenberg, Arié Yaari, Simha Flapan, Arié Shapir, Dov Puder, Ely Ben-Gai, Abraham Rozenkier, Abrachka Sarid, et d'autres encore. Ils ne vinrent pas à Paris pour goûter à la vie facile de notre capitale. Ils y vinrent pleinement conscients des difficultés de développer le mouvement dans cette ville où la facilité et l'assimilation sont des adversaires sévères.

Ils ont eu la chance de trouver ici quelques haverim pleins de courage. Quelques rescapés des camps renforcèrent les survivants de la clandestinité : Léa Weintraub, Marianne, Paula, Bin, Nathan, Simca, Schlomo Mendelsohn et Henry Bulawko. Mais surtout ils surent élever une nouvelle génération de « madrihim », des jeunes de France, héritiers de la grande tradition « chomrit » qui ne connaît pas de frontières.

Il y eut aussi les groupes de transitaires, dont certains restèrent quelque temps parmi nous. C'était le temps de la « Ha'apala », de l'immigration clandestine. Nos haverim y jouèrent un rôle actif. Tania, Paula, Léa, Marianne, Nathan, entre autres, pourraient raconter bien des histoires sur le chapitre français de la « Ha'apala ».

Après Haïm Egozy, les chaînons s'ajoutent aux chaînons. Des « garinim » se succèdent en « hahcharah » et en Alya. L'Alya est difficile — et puis après ? N'en est-il pas ainsi depuis des dizaines d'années ? Un jour viendra où les portes d'Israël seront grandes ouvertes aux Juifs du monde entier, mais en attendant il y a les camps d'Atlit et de Chypre qui attendent les audacieux. Ils ne sauront stopper l'Alya.

C'est une époque héroïque, une véritable épopée dont le point culminant sera l'affaire de « l'Exodus » 1947. Le plus important transport de « maapilim » est intercepté par la flotte britannique. Il y a bagarre. Le commandant de la résistance est notre haver Mordehaï Roizman, un ancien de la « tnova » polonaise. Le bateau est repoussé des côtes de Palestine. Transformé en bateau-cage, il est renvoyé en Europe avec ses passagers que les Anglais veulent débarquer de force en France. Le gouvernement français, qui compte des socialistes, refuse de se faire le complice du gouvernement « socialiste » anglais d'Ernest Bevin. On ne dira jamais assez, ce que nous devons à André Blumel, émissaire du Gouvernement, au ministre Edouard Depreux, à Daniel et Cletta Mayer...

La halte à Port-de-Bouc est le signal d'une mobilisation de la jeunesse juive de France. Nous nous y rassemblons par centaines. Des étudiants juifs, prenant leurs vacances sur la Côte, accourent à la rescousse. Le camp du « Hachomer Hatzair », sous la direction de Kurt et Léa, envoie plusieurs camions chargés de haverim. Ils sont cent ou deux cents, en uniforme, résolus et confiants.

Leur arrivée, après un long voyage de nuit, fait sensation à Port-de-Bouc. La presse locale écrit : « Les troupes de la « Haganah » ont débarqué à Port-de-Bouc ». Ce sont, en effet, des combattants en puissance de la « Haganah », ce sont les frères des hommes du « Palmah ». On dort dans un cinéma, dans les fauteuils, à même le sol dans un café, ou encore dans la rue, à la belle étoile. On dort peu, car on est sur le qui-vive. On est prêt à intervenir si les Anglais se décident à employer la force. Les dockers français sont à nos côtés. Quelques malades descendent à terre, la solidarité s'organise. Du port, nous pouvons voir nos frères et sœurs rassemblés derrière des barbelés sur le pont du bateau.

J'ai pris une barque et me suis approché. Nous avons tourné autour de « l'Exodus » et ils nous ont crié leur courage. Nous ne pouvons répondre qu'en agitant la main. Nous savons qu'ils tiendront, ils savent qu'ils peuvent compter sur nous. Déguisé en médecin, le grand reporter Jean-François Armorin monte à bord. Il sera avec Jacques Derogy le porte-parole des « clandestins ».

Les Anglais n'ont pas osé défier l'opinion française. C'est à Hambourg qu'ils procéderont au débarquement. Ceux qui ont fui le sol allemand y sont brutalement ramenés. Mais on ne les y gardera pas longtemps. Mordehaï Roizman et ses haverim reprennent la route. Cette fois, ils atteindront Israël. Ces jours d'attente et ces nuits blanches ont indiqué concrètement à nos haverim le sens de leur combat. Ils s'en sont rapprochés, ils savent à présent de quoi il s'agit, ils savent surtout qu'on a besoin d'eux.

Après « l'Exodus », une nouvelle étape commence : le « Guious », la mobilisation de volontaires pour la guerre de libération nationale d'Israël.

Par dizaines, sous la direction de Kurt, responsable du « Guious » en France, les haverim s'engagent. Ils partent, ils entrent dans le « Palmah » et la « Haganah », ils combattent.

Pendant ce temps, sur le plan international, les événements se précipitent. A l'ONU, les délégués soviétiques Tsarapkin et Gromyko, dans des déclarations historiques, reconnaissent le droit des Juifs à l'Indépendance Nationale en Palestine. Le 29 novembre 1947, l'ONU adopte sa résolution sur la création d'un Etat Juif en Palestine (dans une partie du pays) et d'un Etat palestinien (qui ne verra pas le jour du fait du refus arabe).

Quelques mois plus tard, en mai 1948, l'Etat d'Israël est proclamé, consacrant les efforts des « haloutzim » et l'héroïsme des défenseurs juifs. La « tnova » française est fière de n'avoir pas été absente d'Israël en ces jours décisifs.

En Israël, le « Hachomer Hatzair » a poursuivi son travail de cristallisation. Ses kibboutzim sont la fierté du pays, ils joueront un rôle décisif dans sa défense : Yad Mordehaï, Negba, Mishmar-Haemek barreront la route à l'agresseur.

Mais il se manifeste aussi sur le plan politique. Il y a longtemps que le « Hachomer Hatzair » représente une force politique au sein du mouvement sioniste, celle-ci se fortifie, elle adopte de nouvelles formes organisationnelles. Le parti (Miflaga) « Hachomer Hatzair » naît. Son but est d'œuvrer à l'unification des forces sionistes-socialistes. Et c'est ainsi que naîtra le MAPAM, sous l'impulsion du « Hachomer Hatzair ».

Lorsque différents éléments se détacheront du MAPAM, les haverim du « Hachomer Hatzair » lui resteront fidèles. La fidélité a toujours été leur grande vertu, elle explique Mordehaï Aniliewicz, elle explique le « Palmah », les kibboutzim, la résistance et l'auto-réalisation (Hagchama Atzmith). En France également, le mouvement participe à la lutte politique. Aucune action intéressant le peuple juif ou la cause de la paix ne lui est étrangère. Il combat le racisme et l'antisémitisme, l'apartheid, se bat pour Willie Mac Gee et pour Ethel et Julius Rosenberg, lutte pour la paix. Son représentant participe au Premier Congrès Mondial de la Paix à Pleyel et au second à Varsovie. Il y retrouve les délégations du Mouvement de la Paix en Israël, à la tête duquel se trouve le Mapam. Nos ressources en France sont limitées, mais notre action va bien au-delà de nos possibilités apparentes. Le « Hachomer Hatzair » s'impose rapidement comme une force constructive de la vie sociale, culturelle et politique de notre Communauté.

Fidèles au mouvement, au peuple juif, à l'humanité éprise de paix et de progrès, nous avons magistralement et définitivement prouvé que la réalisation de l'idéal sioniste de libération nationale n'était pas incompatible avec la lutte pour les idéaux socialistes, pour la justice et la paix. Ce sont des actions qui se complètent, qui donnent tout leur sens à notre idéal, à notre foi, à notre tradition.

Août 1955 : le mouvement français s'apprête à recevoir les délégués de tous les pays participant à la « Veida Internationale ». C'est le Premier Congrès International depuis vingt ans.

Il y eut deux rencontres après guerre : la première eut lieu à Fontainebleau, la seconde à Prague.

La France, choisie peu après la fin de la guerre, a de nouveau le privilège d'accueillir nos haverim, qui viendront d'Europe, d'Afrique du Nord et du Sud, d'Amérique du Nord et du Sud, et bien entendu d'Israël. C'est un honneur pour la « tnoa » française. C'est aussi le témoignage de l'attention qu'on lui porte.

La « Tnoa » polonaise n'est plus, d'autres ont disparu en même temps qu'elle. Il appartient à la « Tnoa » française de porter la charge — lourde mais combien glorieuse — que ses aînés lui ont léguée. Elle l'accepte, elle a conscience de sa mission, elle saura s'en acquitter.

De la création de l'Etat d'Israël à nos jours

Au lendemain de la guerre, Paris est témoin de grands défilés populaires. On en connaît l'itinéraire habituel : de la République ou de la Bastille jusqu'à la Nation. On commémore aussi les martyrs de la Commune. Renouant avec notre engagement en février 1934, nous sommes toujours présents. Avec nous, les membres du « Mapaï », du « Poalé Sion » et du « Dror ».

Nous venons avec nos étendards et avec nos propres slogans. Le plus populaire est alors : « Ouvrez les portes de la Palestine ! ». Il est vrai qu'en ce temps-là, les communistes soutenaient la revendication sioniste d'un Etat juif (notre présence dans les défilés cessera le jour où l'on nous interdira de venir avec nos emblèmes et nos mots d'ordre propres).

Les liens noués avec les communistes dans la Résistance sont longtemps maintenus. Ensemble nous créerons un Comité d'Action Contre le Réarmement de l'Allemagne qui réunira à Paris une Conférence Européenne, puis Mondiale, contre le Réarmement allemand.

Ensemble nous créons le MRAP (Mouvement Contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix). Il a récemment modifié son appellation, devenant « Mouvement Contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples ».

A la séance inaugurale, au Cirque d'Hiver, à laquelle participent aussi des camarades du « Poalé Sion » de gauche, on chante la Marseillaise et la Hatikva.

Maître André Blumel en est le président et je joue un rôle actif au secrétariat, aux côtés de Maître Maurice Grynspan et d'Albert Lévy. Les procès antisémites à Moscou et à Prague rendent difficile le maintien d'une organisation unitaire. Nous sommes nombreux à condamner le nouveau courant anti-juif.

La crise éclate quand le président et plusieurs membres de la direction, y compris d'anciens communistes ou sympathisants, démissionnent.

C'est alors que va naître le Cercle Bernard Lazare, dont la présidence sera confiée au Dr Benjamin

Ginsbourg, qui présida le grand rassemblement populaire place de la Nation, pour Ethel et Julius Rosenberg (M^e André Blumel est appelé, en ce moment, à la présidence de la Fédération Sioniste).

Le CBL, lié au « Mapam » d'Israël, devient rapidement le lieu de regroupement des Juifs de gauche, socialistes, anciens communistes, qui entendent apporter toute leur aide morale, politique et matérielle, au jeune Etat juif.

Notre action est aussi orientée vers d'autres secteurs. C'est ainsi que nous prenons l'initiative de lancer une campagne contre le danger poujadiste. Nous organisons des manifestations contre l'antisémitisme renaissant.

Lors des Procès de Leningrad, c'est Ely Ben Gai qui est l'instigateur du grand meeting qui rassemble 4.000 personnes à la Mutualité (les rues avoisinantes sont noires de monde). On y entend Jean-Paul Sartre, Laurent Schwartz, Daniel Mayer, etc.

Quand Israël est entraîné dans des guerres, nous tenons notre place dans l'action de solidarité. Mais nous faisons aussi écho au « Mapam » et aux forces de gauche en Israël qui agissent pour une solution pacifique du conflit.

Nous organisons en France les Assises du Judaïsme Progressiste, participons en Israël et à Washington aux colloques de la revue « New Outlook » animée par Simha Flapan. Nous étions de ceux qui accueillirent ici la délégation du mouvement « Shalom Ahchav ».

Aux côtés du Cercle Bernard Lazare se constituent un groupe étudiant « Michmar », un groupe féminin « Aviva Raih » et le Comité des Amis du Mapam (qui publie plusieurs exemplaires de « La Tribune de Paris » en yiddish).

Les Cahiers Bernard Lazare sont appréciés pour leur bonne tenue, mais leur parution se heurte à des difficultés financières. Le « Michmar » publie son propre organe, toujours riche en réflexions et débats.

Pendant ce temps, le mouvement va son chemin.

La communauté juive a accueilli, après la guerre, des réfugiés juifs, rescapés des camps et des ghettos.

L'exode nord-africain va la transformer de façon marquante. De quelque 300.000, elle passe à près de 650.000 ou 700.000 âmes. Est-ce à dire qu'elle est plus active ? Que le sionisme se renforce ? S'il est vrai qu'Israël a éveillé un large courant de solidarité et d'identification, on ne saurait dire que les anciennes structures s'en sont trouvées revigorées. La mutation ne se fait pas sans peine.

La création de l'Etat d'Israël a ouvert les portes du pays. Des « garinim » sont partis, s'installant dans les Kibboutzim : Carmia, Gvoulot, Hatzor, Bar-Am, Beth-Kama, Horchim, Adamit, Yehiam, Sassa. On commence même à recevoir des « shlihim » originaires du mouvement français ou belge.

Mais, comme à chaque vague d'Alya haloutzique, on enregistre aussi des échecs dus à des causes objectives.

Au cours des trente-huit années de l'après-guerre, le mouvement a connu des heures d'épanouissement et des périodes difficiles.

L'Etat d'Israël, devenu réalité, a-t-il un pouvoir d'attraction moindre ? Des jeunes y vont nombreux... en vacances... ou comme volontaires.

L'Alya haloutzique se poursuit, mais les formations de jeunesse n'ont ni la force ni le rayonnement que l'on serait en droit d'escompter. A croire qu'un idéal devenu accessible ne suscite plus les mêmes vocations !

Pourtant, trente-huit ans après Auschwitz et trente-cinq ans après la création de l'Etat d'Israël, la problématique juive est restée, à bien des égards, la même.

Ceux qui ont cru résoudre la question juive en embrassant des causes révolutionnaires universalistes ont été déçus, notamment par le courant antisémite dans les pays socialistes : l'URSS, la Pologne, la Tchécoslovaquie (avant et après le Printemps de Prague).

On a cru pouvoir rompre avec « le ghetto » en s'occupant de tout sauf des Juifs, mais

l'antisémitisme a réapparu avec une agressivité inattendue, allant jusqu'à des attentats contre des personnes et des institutions. Des campagnes visant à nier le génocide et à falsifier l'Histoire ont été le corollaire d'interpellations mettant en doute le patriotisme des Juifs (double appartenance) du fait de leur attachement à l'Etat d'Israël.

La nouvelle crise économique est mise à profit par les racistes pour relancer leur agitation contre les étrangers, les Arabes, les Noirs, et les Juifs...

Des débats qui avaient cours dans les années 30 retrouvent une nouvelle et surprenante vigueur.

Si l'esprit critique s'impose plus que jamais, la jeunesse juive a toujours besoin d'un idéal. Un idéal qui réponde à sa sensibilité juive, à son identification avec l'Israël pionnier, à son désir de promouvoir une société plus juste et plus fraternelle.

Le « Hachomer Hatzair » est là qui maintient les traditions, qui s'attache à éveiller la conscience juive, et à donner aux jeunes la possibilité de s'accomplir pleinement.

Au moment où le Mouvement français célèbre son jubilé, il est bon que l'on sache ce qui a été accompli au cours des cinquante années qui viennent de s'écouler, années qui furent témoins des deux grands moments de notre Histoire contemporaine : le génocide symbolisé par Auschwitz et la renaissance de l'Etat d'Israël.

Henry Bulawko
Novembre 1983